

PROBLÈMES

ROGER VAILLAND

**LE SURREALISME
CONTRE
LA RÉVOLUTION**

ÉDITIONS SOCIALES

ΔΗΚΗ
ΛΕΙΟΥ
ΑΤΟΣ
Α.Π.Θ. ΟΣ
ΟΓΗ
ΡΗΣ



LE SURREALISME CONTRE LA RÉVOLUTION

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....



HA 805

DU MÊME AUTEUR :

Drôle de jeu, roman (Corrêa).

Héloïse et Abélard, théâtre (Corrêa).

BH
309
375
V34
1948
61

ΣΟ

02934/VAI
III 64

ROGER VAILLAND

LE SURREALISME CONTRE LA RÉVOLUTION

SOMMAIRE

Prélude.....	5
I. Le temps du Dérisoire.....	17
II. L' « Activité surréaliste ».....	27
III. La Tentation du Communisme....	31
IV. Le monde de la Bombe atomique n'est pas dérisoire.....	43
V. Les Découvertes surréalistes.....	49
VII. Le Maréchal et le Surréaliste.....	56

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....00331

ÉDITIONS SOCIALES

64, Boulevard Auguste-Blanqui
PARIS-XIII^e

0640011049

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
25 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
PUR FIL JOHANNOT DONT
10 NUMÉROTÉS DE 1 A 10
ET 15 HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A XV.

PRÉLUDE

I

*Extraits du LITTÉRAIRE, supplément du
FIGARO : 5 octobre 1946.*

« André Breton nous parle », par Jean Duché.

« N'étaient les ressources d'insouciance
inépuisables et à toute épreuve dont
dispose l'esprit humain... je ne sais pas
comment nous pourrions nous en remettre
[du choc moral provoqué par l'apparition
de la bombe atomique. (*note de l'éditeur*)]
comment l'un de nous sans dérision pour-
rait encore se croire libre d'un projet...
Malgré tout, jusqu'alors, le cadre indi-
viduel naissance-mort était resté ouvert :
voilà qu'un doute radical et fondé, intro-
duit sur l'avenir du monde, le fermait.
Tout ce qu'à défaut de le voir s'accomplir
dans notre vie, avec confiance, nous
reportions plus loin... était frappé d'ina-
nité. »

12 octobre 1946.

« André Breton nous parle » (suite).

« L'artiste européen, au vingtième siècle, n'a chance de parer au dessèchement des sources d'inspiration entraîné par le rationalisme et l'utilitarisme qu'en renouant avec la vision dite primitive, synthèse de perception sensorielle et de représentation mentale. La sculpture noire a déjà été mise à contribution avec éclat. C'est la plastique de race rouge, tout particulièrement, qui nous permet d'accéder aujourd'hui à un nouveau système de connaissance et de relations. Monnerot, dans *la Poésie moderne et le sacré*, a d'ailleurs excellemment mis en évidence les affinités de la pensée surréaliste et de la pensée indienne, dont j'ai pu vérifier qu'elle demeure aussi vivante et créatrice que jamais.

...[Les surréalistes. (*note de l'Editeur*)] sont très loin d'admettre que la nature soit hostile à l'homme mais supposent que l'homme, originellement en possession de certaines clés qui le gardaient en communion étroite avec la nature, les a perdues, et depuis lors de plus en plus fébrilement s'obstine à en essayer d'autres *qui ne vont pas*.

La connaissance scientifique de la nature

ne saurait avoir de prix qu'à la condition que le *contact* avec la nature par les voies poétiques et, j'oserai dire, mythiques puisse être rétabli. Il reste entendu que tout progrès scientifique accompli dans le cadre d'une structure sociale défectueuse ne fait que travailler contre l'homme, que contribuer à aggraver sa condition. C'était déjà là l'opinion de Fontenelle...

... ..
— ...Est-ce sur le désir que vous appuyez l'action ?

— Le *désir*, oui, *toujours*. C'est à lui seul que nous puissions nous en remettre comme au grand porteur de clés.

...Même sous l'aspect éperdu qu'il revêt chez Sade, nous reconnaissons pour l'honorer à sa grandeur le désir pleinement *dignifié*.

— Pouvez-vous fonder là-dessus une morale ?

— Oui, du moins dans une autre société conçue précisément en fonction de cette certitude que toutes les passions sont bonnes...

... ..

— J'ai entendu dire que vous vous apprêtiez à publier un poème en l'honneur de Fourier. Quelle concordance d'idées avez-vous trouvée chez lui ?

— ...Ce qui me captive au plus haut point chez Fourier, en relation avec sa découverte de l'*attraction passionnée*, dont les profits inappréciables restent à tirer et son attitude de *doute absolu* à l'égard des modes de connaissance et d'action traditionnels, c'est son dessein de fournir une interprétation hiéroglyphique du monde fondée sur l'analogie entre les passions humaines et les produits des trois règnes de la nature. Fourier opère ici la jonction cardinale entre les préoccupations qui n'ont cessé d'animer la poésie et l'art depuis le début du dix-neuvième siècle et les plans de réorganisation sociale qui risquent fort de rester larvaires s'ils persistent à ne pas en tenir compte.

...Je ne saurais trop insister sur le fait que dans l'établissement éventuel d'un mythe nouveau sur quoi fonder une cohésion durable, Fourier ne saurait manquer d'être interrogé des tout premiers, sinon mis largement à contribution (je pense à sa merveilleuse cosmogonie *en devenir*, à sa conception de la « coque aromale », résidence des « transmondains », etc.) ...Je ne pense pas que le passage du mythe à l'activité, s'il est donné résolument pour fin à l'activité que j'envisage et si cette activité, au départ, sait écarter avec soin les curieux et les blasés, soulève de sérieuses difficultés.

Extraits de RUPTURE INAUGURALE, manifeste du groupe « Cause ». (Devise du groupe : « Mettez la vie en cause. »)

Déclaration adoptée le 21 juin 1947 par le groupe en France pour définir son attitude préjudicielle à l'égard de toute politique partisane. Editions surréalistes, Paris, juin 1947.

« Cette politique [du Parti communiste français. (*note de l'éditeur*)] est tout particulièrement inacceptable et odieuse en ce qui touche le sort de l'Allemagne, objet de l'acharnement fanatique et borné non seulement de la diplomatie française, mais, au même titre, du Parti communiste *français*... Il est inconcevable que l'on puisse, sans danger pour tous les autres peuples et sans honte pour eux, tenir en quarantaine ce peuple allemand et le retrancher de la communauté mondiale.

...Revenons aux mœurs, objet de nos préoccupations le plus constant : il serait absurde de compter sur la révolution politique seule pour les changer. Nous y comptons d'autant moins pour notre part que nous tenons davantage les successeurs de Marx pour directement responsables des mœurs périmées de notre époque et de l'empire persistant de la doctrine chrétienne ...Sade et Freud, par contre, ont

ouvert la brèche. Quelle que soit la doctrine qui doit succéder au christianisme, nous voyons en Sade et Freud les précurseurs assignés de son éthique.

...Le surréalisme et ces différents mouvements qui s'étendent jusqu'à l'anarchie incluse [et au trotskisme (*note de l'éditeur*)] — il est probable que du côté de l'anarchie les scrupules moraux du surréalisme trouveraient plus d'apaisement qu'ailleurs — se rencontrent encore sur un plan à la fois de protestation quant au présent et de revendication intransigeante et lucide quant à l'avenir.

...Le surréalisme se déclare seul qualifié pour jeter dans la balance les forces dont il s'est fait le prospecteur, puis le *conducteur merveilleusement magnétique* — de la femme-enfant à l'humour noir, du hasard objectif à la volonté de mythe. Ces forces ont pour lieu électif l'amour inconditionné, bouleversant et fou qui seul permet à l'homme de vivre à compas ouvert, d'évoluer selon des dimensions psychologiques nouvelles.

...Il est l'heure de promouvoir un mythe nouveau propre à entraîner l'homme vers l'étape ultérieure de sa destination finale. Cette entreprise est spécifiquement celle du surréalisme. Elle est son grand rendez-vous avec l'histoire... Déjouer l'invivable,

ce n'est pas fuir la vie, mais s'y précipiter
totalement et sans retour.

LE SURREALISME EST CE QUI SERA.

Signé [entre autres] : André BRETON,
Joe BOUSQUET, Antonio DACOSTA,
Pierre MABILLE, Henri PARISOT, etc.

*Certifié absolument conforme aux sources.
Les mots soulignés le sont dans les sources.*

Du « conducteur merveilleusement magnétique » à l'anticommunisme, de la « femme-enfant » au trotskisme, du « hasard objectif » à l'anarchie, de « l'humour noir » à la première page du *Figaro*... le SURREALISME EST CE QUI FUT...

II

Les premières déclarations faites par André Breton, à son retour d'Amérique, où il vivait depuis 1942, ont paru dans le *Littéraire*, supplément littéraire du *Figaro* (5 et 12 octobre 1946.)

Ainsi a pris fin la « conjuration du silence » que la presse bourgeoise opposait depuis 1925 aux impertinences du groupe surréaliste et de son chef. C'est une date dans l'histoire littéraire de la France bien pensante.

Neuf mois plus tard, l'Exposition internationale du surréalisme ne suscitait pas « cet assaut dégradant » que Breton prophétisait dans la préface du catalogue. La totalité de la presse bourgeoise y consacrait de longs articles, généralement sots, rarement réellement indignés, parfois bienveillants, toujours attentifs à « un événement parisien de première grandeur ». Presque tous les critiques prirent plaisir à souligner qu'il y avait parmi les toiles exposées quelques « vrais chefs-d'œuvre ».

Vers 1927, les critiques d'art et les critiques littéraires avaient fait vœu de ne jamais parler des surréalistes. Ils tinrent leur vœu pendant près de quinze ans. C'est que les surréalistes s'étaient mis systématiquement hors du jeu artistique et littéraire. Ils avaient tenu à prouver qu'ils n'étaient pas des « jeunes » qui « jettent leur gourme » en insultant l'Académie française comme le faisaient au début du siècle les académiciens d'aujourd'hui. Ils avaient envoyé des lettres d'insultes aux critiques bienveillants qui nuançaient d'éloges leur réserve à l'égard de l'« avant-garde ». C'étaient des voyous. Ils répondaient par des obscénités aux provocations en duel, ils pissaient sur le public au cours des manifestations d'art les plus hautement patronnées, ils insultaient les prêtres dans la rue, ils injuriaient le candidat reçu le pre-

mier à l'Ecole de Saint-Cyr, ils ne respectaient même pas la flamme sous l'Arc (de Triomphe). Ils s'étaient mis au ban de la société. C'étaient des parias volontaires. On ne parle pas à des intouchables, on ne parle pas d'eux, tout doit se passer comme s'ils n'existent pas.

Enfin, les surréalistes avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour « couper les ponts ». Mais les ponts coupés n'empêchent le franchissement des rivières que s'il y a des hommes « convaincus » pour défendre l'autre rive.



Il ne semble pourtant pas que le surréalisme ait profondément changé.

En tête du *Surréalisme en 1947* Breton écrit :

« Nous n'avons pas fini de répéter que quelques lignes d'écriture automatique *véridique* (c'est de plus en plus rare), une action d'ampleur même très limitée qui parvienne à se soustraire aux impératifs utilitaires, rationnels, esthétiques et moraux, comme aux premiers jours du surréalisme retiennent trop de lueurs de la pierre philosophale pour ne pas nous amener à révoquer le monde étriqué, misérable qu'on nous inflige. »

Tout l'essentiel des deux *Manifestes du surréalisme* tient dans cette phrase exemplaire.

L'*Exposition 47* ressembla singulièrement aux manifestations surréalistes de l'entre-deux-guerres. C'est une exposition d'*objets bouleversants*. Bien sûr, Jacques Hérold écrit à la page 85 du catalogue :

Le monde mou a cessé de vivre en 1944.
J'oppose aux structures molles de Dali
l'objet construit en aiguille, verre cassé,
lames tranchantes, cristal. Une main cou-
pante, un coupe-poignard.

Différence de variété et non d'espèce. Les « structures molles » n'étaient d'ailleurs absentes ni du *dédale* ni de la *salle de superstition*, les deux « clous » de l'Exposition 1947.

Même les « tics » de la pensée et de la langue de Breton n'ont pas changé. Il continue à réviser, du point de vue du surréalisme, l'histoire de la littérature et de la philosophie : hier la fameuse liste *A lire, à ne pas lire*, avant-hier la « découverte » de Petrus Borel et des romans noirs, aujourd'hui, celle de Fourier et Helvetius.

Il n'a rien perdu de son adresse à revaloriser, grâce à un léger détournement de leur signification habituelle, les vocables rendus inefficaces par l'usage. (Voir dans les déclarations

au *Littéraire* les mots en italique : à tout prix, animante, perte de vitesse.)

Nous retrouvons dans chacun de ses textes d'aujourd'hui la solennité contenue, l'emphase maîtrisée, qui donnaient à ses manifestes un ton singulièrement pathétique :

Même sous l'aspect éperdu qu'il revêt chez Sade, nous reconnaissons pour l'honorer à sa grandeur le désir pleinement dignifié... (*le Littéraire*), ...Fourier est immense et je n'ai pas de plus grande ambition que de... (*le Littéraire*), ...Qui sait s'il ne s'avérera pas un jour que, pour s'asseoir à la table royale, il faut, pour commencer, avoir consenti à laisser aux mains des laquais les attributs d'une puissance illusoire : « raison » impénitente, prétention de régenter à froid les symboles ?... (*Le Surréalisme en 1947*, page 15.)

Même l'attitude politique n'a pas varié. Le communisme déclare André Breton (1946),

c'est un système de pensée que je n'ai pu réussir intégralement à faire mien, malgré la tentation que j'en ai à maintes reprises éprouvé.

La « tentation communiste » c'est l'objet éternel des cas de conscience, l'enjeu des luttes de fractions, le nœud des réconciliations, le secret

des discordes, c'est le rocher de Sisyphe du sur-réalisme. La guerre, l'Amérique ni le temps n'y ont rien changé. Sisyphe continue à rouler son rocher.

Breton n'a pas changé.

Le *Figaro* non plus apparemment.

Pour que le *Figaro* accueille, absolve Breton, il faut donc que quelque chose d'autre ait changé. Il arrive que l'organisme s'accoutume à un virus naguère foudroyant, qu'il finisse par le tolérer et même par l'utiliser pour sa défense. En *livrant* André Breton à sa clientèle, le *Figaro* suivrait-il l'exemple des médecins qui inoculent comme vaccins les virus anémiés ?

A l'égard du monde bourgeois, qui en a vu d'autres, le surréalisme a-t-il perdu sa virulence ?

Je crois à la sagesse du *Figaro*.

I

LE TEMPS DU DÉRISOIRE.

La naissance du surréalisme fut étroitement liée aux conditions de vie qui prévalurent en France, dans la petite bourgeoisie, au lendemain de l'autre guerre.

* * *

Le divorce qui, dès l'époque de Baudelaire, s'était manifesté en France entre l'artiste et son public, apparaissait en 1919 absolument total et irrémédiable.

Victor Hugo avait été le dernier grand poète populaire. Tout le peuple de Paris s'était pressé à ses funérailles. Toute famille de travailleurs possédait les *Châtiments*, *l'Année terrible*, les *Misérables*, achetait à tempérament les « Œuvres complètes ».

Victor Hugo avait pratiqué tous les genres et s'était adressé simultanément à tous les

publics. Mais dès avant sa mort la plupart des écrivains avaient commencé de se *spécialiser*, quant au *genre* et quant au public. La « division du travail » littéraire s'accrut entre 1880 et 1914. La bourgeoisie eut ses romanciers, les Paul Bourget, les Marcel Prévost, les Georges Ohnet; ses dramaturges, les Bataille, les Porto-Riche, les Capus; ses poètes, les Déroulède dans le genre épique, les Géraudy dans l'élégie. Le peuple eut les romans feuilletons, les romans populaires, les mélodrames; telle fut la postérité des *Misérables* et de *Marion Delorme*.

Cette *différenciation* de la production littéraire n'est évidemment pas gratuite. Elle correspond à une différenciation sociale, à une rupture de l'unité du peuple français. A la fin du siècle dernier, la bourgeoisie enrichie par l'essor prodigieux du capitalisme est coupée des masses populaires qui l'avaient aidée à conquérir le pouvoir; elle a son mode de vie, ses modes, ses besoins, sa littérature et son art que couronnent ses académies, elle méprise et redoute le travailleur « manuel », elle vit dans un univers à part. Les travailleurs cependant prennent lentement conscience de leur force et de leur originalité; ils s'expriment comme s'exprime toute société naissante, par la chanson, par les discours des tribuns; pour le reste, pour le rêve, ils sont bien obligés de se contenter de ce que leur

offrent les industriels du roman populaire, leurs fils n'ont pas encore le loisir de se consacrer à la littérature. Peut-être d'ailleurs méprise-t-on trop facilement le *roman populaire* : *Fantomas* a sans doute plus de chance de durer que Paul Bourget.

Mais voici qu'intervient un troisième milieu social, à l'écart aussi bien de la bourgeoisie que du peuple, le milieu des écrivains et des artistes, un troisième univers, celui de l'art pour l'art. Dès 1880, tout tendit à se passer comme si l'univers des artistes constituait une excroissance de la structure sociale, comme si seuls des poètes pouvaient désormais apprécier en connaissance de cause la production des poètes, des peintres celle des peintres. Les sociologues et les esthéticiens devront rechercher les causes de ce phénomène unique dans l'histoire. L'explication est-elle que l'artiste ou l'écrivain doué d'un réel « tempérament », souffre jusque dans sa chair de vivre dans une société divisée et faute d'une audience « totale » se replie sur lui-même ? Ou bien faut-il croire que la bourgeoisie française coupée des masses n'a plus assez de vigueur pour susciter un art et une littérature de qualité ?

Toujours est-il que l'artiste désormais sans audience se sent misérable. Les successeurs de Victor Hugo furent les *poètes maudits*. Bau-

delaire, Verlaine, Tristan Corbière, Rimbaud, Lautréamont vécurent comme des parias, des intouchables. Le gentil Mallarmé lui-même compromit sa carrière universitaire par l'obs-cure splendeur des sonnets auxquels il consacrait ses loisirs de « poète du dimanche ». Les peintres impressionnistes se virent fermer l'accès des salons officiels.

L'artiste refuse de travailler pour les bourgeois. Il habite dans les quartiers suburbains, s'habille d'une manière singulière, adopte un mode de vie « excentrique ».

Dès avant la guerre de 1914, aucun jeune écrivain ou artiste soucieux de son intégrité, respectueux de sa « vocation », ne met plus en doute le caractère absolument *dérisoire* de toute carrière consacrée soit par le grand public, soit par les honneurs officiels, Académie française ou Ecole des Beaux-Arts.

Le cubisme est né. Les critiques parlent de « mauvaise plaisanterie ». Dada n'est pas loin. On va bientôt mettre des moustaches à la Joconde.

*
* * *

Avec la guerre 1914-1918, la concentration capitaliste s'accroît, la petite bourgeoisie est de plus en plus exclue du pouvoir, elle tend à se prolétarianiser.

L'industrie et le commerce n'offrent plus les mêmes perspectives qu'à la fin du siècle dernier quand, à l'apogée de l'ère capitaliste, la science de l'ingénieur ou l'audace du spéculateur semblaient les clés de toutes les aventures. Un fils de petit bourgeois, sans capital, sans familiarité *native* avec les grandes affaires, ne peut plus espérer raisonnablement parvenir aux responsabilités et à la richesse, qui, dans son domaine, sont l'équivalent du succès et de la gloire pour les artistes. Il n'a plus le choix qu'entre éternellement « végéter » comme disent ses parents, ou bien, tel le normalien Pucheu, se mettre au service du grand capital, en acceptant les plus humiliantes servitudes ; on a vu depuis où cela menait.

C'est ainsi que le caractère parfaitement *dérisoire* des carrières artistiques s'étend peu à peu à toutes les professions ouvertes aux enfants de la petite bourgeoisie.

La Chambre « bleu horizon » et les associations nationalistes d'anciens combattants ont achevé de déprécier la carrière militaire. Que veux-tu être ? — Colonel... ce serait à mourir de rire.

Le ventre de Herriot, ses faux cols, sa rhétorique, sa dérobade devant le « mur d'argent », les tremblements dans la voix de Blum et les accommodements de son réformisme blessent

l'intégrité des adolescents, tout autant que les rodomontades de Poincaré. La *carrière* politique s'avère indigne d'un homme de cœur.

Tout *titre* décidément porte irrésistiblement à rire, « Monsieur l'ambassadeur » autant que « Monsieur le président » ou que « cher maître ». Le fait même de choisir une *carrière* apparaît comme le premier des renoncements, la porte ouverte à tous les compromis.

C'est le temps du dérisoire.



Le groupe surréaliste ne fut pas composé exclusivement d'écrivains et d'artistes. On y rencontrait des médecins, des universitaires et même, et justement parmi ceux qui étaient considérés comme les plus singulièrement surréalistes, tel Jacques Vaché, des hommes qui se tenaient systématiquement en *marge* de toute activité socialement définie. Le surréalisme ne fut pas une école littéraire. Ce fut, avant tout, le lieu de rencontre de jeunes intellectuels petits-bourgeois particulièrement sensibles au caractère parfaitement dérisoire de toutes les activités qui leur étaient proposées par leur époque ou par leur milieu.

Dérisoire parce que précisément l'intellectuel petit-bourgeois vivait *en marge* des activités

réelles de son époque. De tous les privilèges de sa classe il ne conservait plus que ce luxe de vivre *en marge*. Le sentiment du dérisoire était justement la prise de conscience de ne plus posséder que le privilège en soi contradictoire qui exclue. Mais c'était encore un luxe. C'était même un luxe considérable puisqu'il impliquait un milieu assez riche encore pour pouvoir se permettre d'entretenir des individus qui lui étaient comme des parasites à un organisme. Luxe par ailleurs interdit au fils de l'ouvrier ou du paysan ; il supposait une éducation bourgeoise ; pour aimer Max Ernst, encore fallait-il avoir eu le temps d'aimer, puis de renier Cézanne et Braque ; pour jouer les Rimbaud et pour vivre d'expédients à Montparnasse ou à Greenwich Village (1), encore fallait-il connaître les mots de passe en usage ; c'était en un sens aussi difficile que d'être banquier, cela impliquait en tout cas de posséder les usages du milieu ; on sait qu'il y faut des années. Comment être surréaliste à vingt ans si l'on n'a pas consacré les années de quatorze à vingt ans à des activités « désintéressées » ?

Le fils de l'ouvrier ou du paysan se trouvait au contraire jeté dès l'abord dans un monde dur, injuste, intolérable, contraint à un combat qui

(1) Le Montparnasse de New-York.

exigeait toutes ses forces, tout son temps, la totalité de son attention. Un combat de cette sorte n'est pas dérisoire. Ce qu'il jugeait dérisoire, c'était qu'on estimât dérisoire son combat. Il trouvait dérisoire aussi qu'on mît des moustaches à la Joconde ; c'est que, pour lui, c'était déjà une victoire que d'avoir conquis cette culture qui permet d'aimer la Joconde première manière.

Le surréalisme fut une réaction de l'*intelligentsia* de la petite bourgeoisie et seulement d'elle.

*
* *

Je dis bien « petite bourgeoisie ».

A de très rares exceptions près, en effet, les enfants de la grande bourgeoisie, les fils des « 200 familles », n'étaient en aucune mesure sensibles au *dérisoire* de leur époque. En 1925, Jean Prouvost des « Laines du pingouin » de Roubaix débarquait à Paris et découvrait le théâtre avec Pierrette Mad, Renée Devillers et les auteurs du boulevard, la littérature avec Maurice Dekobra, le journalisme avec Maurice de Waleffe. Tout cela lui parut prodigieusement excitant. Il ne fit pas la fine bouche, il s'écria : « A nous deux Paris », il lança successivement *Paris-Midi* et *Paris-Soir*,

il se donna corps et âme à ses journaux, tels les patrons de la grande époque, il travaillait encore quand tous ses employés dormaient, il conquiert Paris et la France par-dessus le marché, il s'en aperçut le jour où un de ses titres porta Doumergue au pouvoir, sa carrière est bien connue, ce fut pour lui la plus merveilleuse aventure, il ne douta jamais qu'elle valût la peine d'être vécue.

Singulière époque où Rastignac est milliardaire au départ et où, par contre, le fils du notaire ou du gendarme de province considère comme un expédient méprisable, mal justifié par la nécessité de *gagner sa vie*, comme un sacrifice pénible au *dérisoire*, de consacrer deux heures par jour à écrire des « papiers » pour ce même journal dont Rastignac-Prouvost fait l'objet de ses plus nobles ambitions et l'unique souci de ses pensées (si l'on peut dire).

*
* *

Au lycée de Reims, en 1925, nous étions quelques élèves de rhétorique, jamais sortis de notre province, strictement ignorants d'Apolinaire, du dadaïsme et des Ballets russes, pas même initiés à Rimbaud, à nous livrer spontanément, non seulement à des exercices d'*écriture* (et de dessin) *automatique*, mais encore à

cette pratique systématique du *scandale*, à laquelle dans le même moment le surréalisme naissant attachait tant de prix. Nous ne fûmes pas autrement bouleversés le jour où nous découvrîmes, à la librairie Michaud, le numéro 1 de la *Révolution surréaliste* ; plutôt surpris : « ainsi il existe à Paris des hommes de notre sorte » ; c'était étrange, un peu décevant, nous pensions être les seuls au monde. Nous apprîmes, plus tard, que des *troubles* du même ordre s'étaient manifestés à la même époque à Cambrai, à Nancy, à Clermont-Ferrand.

Ainsi — entre 1919 et 1930, pour des fils de petits bourgeois — le surréalisme était bien dans l' « air du temps ».

Je remercie encore mon maître en philosophie, René Maublanc, de m'avoir appris que ce n'est jamais gratuitement qu'une mode, un système de pensée, une manière de vivre ou un refus de vivre, se trouve dans l' « air du temps ».

II

L' « ACTIVITÉ SURRÉALISTE »

Baudelaire aussi avait maudit la société de son temps.

Le monde contre lequel il s'était dressé était le capitalisme à son apogée, un monde florissant, plein de sève et de verdure, un monde dur, un monde d'airain qui ne pliait pas devant la malédiction et qui, de ce fait, lui imposait de *prendre forme*. La colère de Baudelaire s'incarna dans des sonnets, celle de Rimbaud dans des alexandrins ou dans la prose la moins relâchée de la langue française. Maudire, en ce temps-là, c'était encore faire une œuvre. Mais le *dérisoire* ne mérite pas même d'être maudit, c'est à peine s'il provoque l'indignation, tout juste le dégoût, la « nausée », dira plus tard Sartre. Le dégoût n'engendre pas d'œuvre.

L'œuvre qui correspond peut-être le plus exactement au sentiment du dérisoire qui est à l'origine du surréalisme, c'est *Ubu Roi*.

Notre jeunesse d'entre-deux-guerres s'est déroulée sous le signe d'Ubu. Au lycée de Reims, par une coïncidence qui ne manque pas d'être significative, alors que nous n'avions jamais entendu parler de Jarry, nous avons placé notre révolte sous le patronage d'un grotesque dénommé Bubu. Une tête de pleine lune, deux yeux ronds sans prunelles, une fente oblique en guise de bouche et deux embryons d'ailes à la place des oreilles. A longueur de journées nous dessinions des Bubus sur les murs, sur le sable, sur le papier. C'était Bubu qui présidait à nos orgies de tétrachlorure de carbone, à toutes nos tentatives pour atteindre à la torpeur des bêtes larvaires.

Mais *Ubu Roi* est bien antérieur au surréalisme. C'est une « pièce », qui peut être jouée sur une scène, dans un théâtre, c'est une œuvre. On pouvait encore écrire des sortes d'œuvres du temps de Jarry.

Tandis qu'en son « âge d'or » entre 1925 et 1930, le surréalisme se manifesta beaucoup moins par des « œuvres » que par la pratique systématique du scandale, de l'injure, de la provocation, de la compromission, de toutes les sortes possibles de *menées subversives*. Telle fut l'*activité surréaliste*, dont l'*écriture automatique*, les *mots en liberté*, les *récits de rêve*, les *rêves parlés*, le *langage écrit*, les simulations de

la folie, le jeu du *cadavre exquis*, les *enquêtes surréalistes*, la fabrication d'*objets bouleversants*, le *jeu de la vérité*, etc., etc., ne constituèrent qu'un aspect particulier, assez arbitrairement qualifié par la suite art et littérature surréalistes.

Un numéro de la *Révolution surréaliste* publiait sur sa couverture la photographie de « Benjamin Peret insultant un prêtre » et cela certes était aussi important que le dessin dit du « cadavre exquis » de la page 23. Un autre numéro publiait le compte rendu de la fameuse manifestation antipatriotique de la *Closerie des lilas* et cela était plus important que le poème de Caupenne qui y faisait suite. Les jeunes gens qui publièrent par la suite le *Grand Jeu* avaient fait serment de se suicider chacun le jour anniversaire de ses dix-huit ans ; Desnos provoquait volontiers le hasard d'un revolver dont le barillet contenait une cartouche dans l'une de ses huit alvéoles ; la pratique systématique du suicide pouvait aussi être considérée comme une *activité surréaliste*. Arts, littérature, morale, religions, philosophie, politique, industrie, commerce, armée, patrie, famille, travail, langage, logique, l'*activité surréaliste* consistait essentiellement à mettre en évidence l'*universelle dérision*.

Le scandale cependant perd son efficacité

à être répété, les surprises de l'écriture automatique s'épuisent plus vite qu'on pourrait le croire, l'entraînement ôte son pouvoir subversif au *jeu de la vérité*, toutes les pratiques qu'on pourrait définir de l'« époque primitive » du surréalisme furent peu à peu abandonnées, — à mesure que s'élaborait l'arme spécifique de l'*activité surréaliste*, je veux dire l'*humour*. L'humour surréaliste, l'*humour noir* — dont Breton rechercha par la suite les précurseurs à travers les littératures anciennes et modernes, française et étrangères (*Anthologie de l'humour noir*).

« L'*humour*, a dit Jacques Vaché, est le sens théâtral de l'inutilité totale de tout. » C'est une définition bien plus exacte du surréalisme que celle qui se borne à l'identifier à l'*écriture automatique*. (Cf. André Breton, premier manifeste.)

C'est donc très normalement que ceux des jeunes intellectuels qui se trouvent aujourd'hui dans la situation où nous fûmes au lendemain de l'autre guerre (parce que trop jeunes ou pas assez lucides pour tirer leçon des événements de ces dix dernières années) retiennent d'abord du surréalisme une certaine notion de l'*humour*. Ainsi s'explique l'étendue du public touché maintenant par les poèmes (authentiques) de Prévert, et par le théâtre (truqué) d'Agnès Capri.

III

LA TENTATION DU COMMUNISME

L'élaboration en commun de l'humour noir fit l'unité relative du groupe surréaliste (et des mouvements « apparentés »). L'accord était en somme total sur le caractère dérisoire du monde contemporain, « le monde étriqué, misérable qu'on nous inflige », comme Breton continue à l'écrire.

Mais pourquoi l'universelle dérision ?

La recherche des causes de la dérision, leur interprétation, les conclusions à en tirer, furent à l'origine des luttes de fractions qui ne cessèrent de déchirer le mouvement surréaliste, des scissions et finalement de la disparition du surréalisme en tant qu'activité de groupe.

*
* *

La dérision serait-elle le caractère fondamental de la condition humaine ? La définition de

l'humour par Jacques Vaché semblait l'impliquer. L'idée était dans l'air, les *existentialistes* français allaient, quinze ans plus tard, le reprendre et en faire le thème central de leurs œuvres. Mais on était sérieux en 1925, le désespoir intégral menait rigoureusement au suicide, il n'était pas compatible avec la carrière littéraire. Les vivants (ou survivants) doivent donc être aujourd'hui considérés comme des optimistes, convaincus de la possibilité de transformer leur condition dérisoire.

*
* *

Ne convient-il pas plutôt de lier le dérisoire à la condition d'adulte ? Nous étions assez portés à le penser. C'est que nous nous trouvions, du fait de notre vocation ou de nos goûts, *en marge* des activités normales des adultes de notre temps, sans métier reconnu comme tel, condamnés à vivre d'expédients, pas *majeurs* économiquement ni socialement, dans une condition analogue somme toute à celle des enfants ou des adolescents qui *ne gagnent pas leur vie*. Aussi bien, et pour les mêmes raisons qui nous obligeaient à considérer toute carrière comme *dérisoire*, faisions-nous de cette *minorité* économique le garant de notre *pureté*. D'où cette autre *idée dans l'air* : « La pureté, apanage

exclusif de l'enfant, de l'adolescent et du primitif. » Elle eut une grande fortune, on la retrouve à l'origine des *Enfants terribles* de Cocteau, des *Enfants de la chance* de Kessel, puis dans un grand nombre de romans. Elle demeure un trait dominant de l'époque. Mais en ce qui concerne le surréalisme, elle n'explique que partiellement le culte de Rimbaud, de l'art nègre, des dessins de fous ou d'enfants. Ce que certains appellent aujourd'hui encore l'« ignoble condition d'adulte » ne fut jamais considéré sérieusement comme une explication suffisante de l'universelle dérision.

*
* *

Dérision non pas universelle ni nécessairement liée à la condition humaine, mais spécifique à la civilisation occidentale contemporaine, au rationalisme, au machinisme, à l'oubli des « clés » magiques dont ne cesse de parler Breton. La crise du principe de causalité entre la fin du xix^e siècle et le récent essor des sciences physiques rendit cette thèse particulièrement séduisante pour des garçons sans formation scientifique solide.

A la suite de Rolland de Renéville, une partie de l'équipe du *Grand Jeu* se laissa tenter par des interprétations théosophiques à la René Guénon. Mais toute condamnation de la

science, de la raison, de l'idée de progrès, faisait trop clairement le jeu de la politique par ailleurs la plus attachée à la conservation du monde dérisoire auquel nous avons déclaré une guerre sans merci, pour ne pas éveiller notre méfiance. Une sorte de congrès abrogea formellement l'emploi du mot Dieu, avec ou sans majuscule et quelque signification qui lui fût donnée.

La « tentation de la théosophie » se renouvela toutefois à plusieurs reprises, tant à l'intérieur du groupe que sur ses frontières. Elle semble avoir sollicité tout particulièrement Breton, si l'on en juge par certains textes qui nous vinrent d'Amérique. Ses déclarations au *Littéraire* y font une prudente allusion.

Le *Surréalisme en 1947* y revient, avec déjà moins de réserve :

Nous entendons, écrit Breton, laisser aux spécialistes de l'occulte la responsabilité de décider, toutes pièces en mains, si un certain nombre d'œuvres poétiques, de celles sur lesquelles se concentre l'attention moderne, ont été conçues en liaison étroite avec ce que ses adeptes tiennent pour « la première doctrine *religieuse, morale et politique* de l'humanité », ou si elles en dérivent de manière plus ou moins consciente, ou si elles tendent — tout

intuitivement — à la recréer par d'autres voies. C'est à ces spécialistes qu'il appartiendra d'établir si des œuvres comme *Théorie des quatre mouvements*, *les Chimères*, *les Chants de Maldoror*, *la Science de Dieu* de Brisset, *la Dragonne* de Jarry procèdent du savoir ésotérique traditionnel ou si elles dotent l'esprit de nouvelles clés, l'investissent d'un nouveau pouvoir de compréhension et d'action. « Je suis une fin ou un début », dit Kafka. Un tel jugement, qui entraînera toute une série de rappels contradictoires, n'est certes pas près d'être rendu. On disputera longtemps sur le sens plus ou moins figuré que Rimbaud (nourri, on n'y insistera jamais trop, de lectures occultes) voulait qu'on attribuât aux mots « Alchimie du verbe » ; on se demandera si le secret de l'intérêt passionné qu'ont soulevé tour à tour, au sein même du surréalisme, les « jeux de mots » de Marcel Duchamp, de Robert Desnos, la découverte de toute l'œuvre de Jean-Paul Brisset et le dernier ouvrage de Raymond Roussel : *Comment j'ai écrit certains de mes livres* ne tient pas à l'essor extraordinaire que, par eux, nous avons vu prendre de nos jours à l'activité dite de « cabale phonétique ». « Il est traditionnellement cabalistique, rappelle Ambelain, de soutenir que dans le « monde des sons » deux mots ou deux sons dont les réso-

nances sont voisines (et pas seulement les assonances...) ont dans le « monde des images » un voisinage indiscutable. Etc.

Verrons-nous le surréalisme orthodoxe (international) n'aboutir en fin de compte qu'à un rajeunissement des thèses de Mme Annie Besant (1) ?

C'est une des craintes, qui, croyons-nous, a récemment séparé de Breton quelques-uns de ses plus jeunes et plus intransigeants disciples.

* * *

Monde dérisoire enfin, parce que monde bourgeois en décomposition, société déchirée par ses contradictions internes, classe dirigeante ayant perdu la foi en sa mission, idéaux périmés, valeurs dépréciées. Dès l'origine du mouvement les surréalistes avaient rencontré l'explication marxiste de leur misérable condition, ils avaient été « tentés » par le communisme.

Le Parti communiste n'était pas encore le plus grand au Parlement et dans le pays. Ses chefs n'avaient pas le même genre de responsabilités qu'aujourd'hui. La scission du congrès

(1) Célèbre théoricienne de la théosophie, vénérée par les vieilles filles de Grande-Bretagne.

de Tours était toute récente. « L'homme au couteau entre les dents » grimaçait encore sur les murs des grandes villes. Les travailleurs français avaient alors pour premier devoir de se dresser contre l'impérialisme français qui fournissait des armes et des soldats à tous les contre-révolutionnaires du monde. Les militants persécutés, traqués, chassés des entreprises, passés à tabac, emprisonnés, devaient répondre à la violence par la violence. Grèves, émeutes, manifestations antiimpérialistes, antimilitaristes, anticléricales, créaient autour du jeune mouvement communiste un *climat* qui ne pouvait que séduire de jeunes bourgeois en dissidence. Le jour des émeutes en faveur de Sacco et Vanzetti, Paris prit le visage *insurrectionnel* qui répondait à nos vœux les plus chers. Mais au lendemain, le *Grand Jeu* publiait en manchette : *nous défendons Sacco et Vanzetti, mais nous préférons Landru* ; nous pensions ainsi aller *plus loin* que le communisme ; un peu plus tard les surréalistes publièrent un éloge de Violette Nozière ; nous étions logiques avec nous-mêmes !

Sur le plan idéologique les surréalistes « remontèrent » tout de suite de Karl Marx à Hegel. La *dialectique* les enchantait. Marx avait dit qu'il « remettait Hegel sur ses pieds » ; les surréalistes le remirent « sur la tête », puis

envoyèrent un message d'amitié aux écrivains soviétiques. Ils furent tout surpris de recevoir en réponse un télégramme qui leur demandait préalablement à tout accord, quelle serait leur attitude en cas d' « agression impérialiste contre l'Union soviétique ». Ils répondirent : « Nous serions avec vous », mais il y eut un froid, les communistes ont vraiment les « pieds sur la terre », ils sont bien *terre à terre...*

*
* *

Alors commença l'interminable discussion : « Le communisme, bien sûr, mais... », qui depuis lors n'a fait que s'amplifier et s'étendre à des cercles plus vastes, le débat exaspérant qui fait aujourd'hui le seul objet de conversation des « intellectuels de gauche », la répétition des mêmes formules creuses, des mêmes questions mal posées, des mêmes informations inexactes ou mal interprétées, qui *empoisonne* aujourd'hui toutes les discussions, le cercle *vicieux*, le cercle infernal de la pensée *petite-bourgeoise* qui veut échapper à ses déterminations et qui ne le peut pas.

Saint Antoine devenu « sympathisant » se débat dans le désert des mots poursuivi par les mystères du procès de Kharkov, le terrassier qui impose à Rimbaud d'écrire cent lignes sur les

kholkozes et la mère qui vide l'enfant en même temps que l'eau de la baignoire. Il repose sans cesse les questions auxquelles on lui a donné des réponses qu'il a pourtant estimé satisfaisantes. C'est sans doute que Saint Antoine n'a pas tant besoin d'être convaincu qu'*exorcisé*.

L'histoire de la « tentation du communisme », c'est toute l'histoire du surréalisme, surtout à partir de 1930. Le changement de titre du périodique *officiel* du mouvement, de *la Révolution surréaliste*, en *le Surréalisme au service de la Révolution* en marque un épisode caractéristique. Le court passage de Breton et de quelques-uns de ses amis dans une cellule du quartier des Gobelins, un épisode jugé *dérisoire* à juste titre par les uns et par les autres.

De toutes les « inventions » surréalistes, la tentation du communisme est bien sûr la plus démoniaque.

*
* *

C'est que le communisme n'est ni une Eglise où l'on entre pour faire son salut ni un dogme pour les inquiets en quête d'une éthique.

Le communisme est un mode de combat, le mode de combat adopté par les travailleurs pour leur libération. C'est la forme contemporaine et propre à la classe ouvrière de la lutte de l'homme contre la *nécessité*, du combat

qu'il livre, depuis ses origines pour se libérer du joug des *forces de la nature* — ici les lois d'airain du capitalisme — et les plier à son service.

La lutte contre la nécessité peut être envisagée sous divers aspects : elle est révolte, c'est le défi de Prométhée, elle implique cette conviction « que le bonheur est possible » qui est à la base de toutes les révolutions et de toutes les conquêtes de l'homme. Elle est réflexion et méditation, recherche des lois naturelles, afin de trouver le point où insérer l'action, c'est la physique, les mathématiques, la biologie... le marxisme qui recherche les lois des sociétés humaines et des phénomènes économiques. Elle est enfin pratique, efficace et toujours perfectionnée, *technique* de la machine à vapeur ou de l'électricité, *politique* qui s'exprime à mesure qu'elle prend maîtrise de son objet, dans les *mots d'ordre* du *Parti communiste*.

Mais ses divers visages sont indissolublement liés, séparables seulement pour la commodité de l'exposition. Tantôt la pratique engendre la théorie, tantôt la théorie la technique. Ce n'est pas seulement vrai pour la mécanique : Lénine applique le marxisme aux nécessités contemporaines, tandis que sans cesse le Parti rectifie sa politique à la lumière du marxisme et ramène dans la « ligne » les éléments qui ont

dévié parce qu'ils se sont détachés des *masses*, parce qu'ils ont cessé de vivre dans leur chair et dans leur sang le défi à la nécessité et la volonté de transformer leur condition. Lutte des classes, marxisme, Parti, ce ne sont que les divers aspects d'un même bloc, les durs visages d'un même combat.

Dans ce combat, un mineur ou un métallurgiste sait d'emblée où est sa place. Il a suffi d'une grève, d'une période de chômage, d'une baisse de salaire, d'un renvoi injustifié, pour éveiller sa conscience de classe. Il ne se reconnaît pas le droit de rester neutre, celui qui ne fait pas grève est un *jaune*, ne pas prendre parti, c'est prendre parti contre ses compagnons de travail. Et il a vite fait de s'apercevoir que pour les prolétaires, la discipline est une question de vie ou de mort et que les diviseurs de la classe ouvrière sont ses plus grands ennemis.

Mais, sans métiers *rentables* (à cette époque) maintenus en *minorité* économique, condamnés aux expédients, les surréalistes vivaient *en marge* des conflits sociaux.

*
* *

Certes, pour petite et en marge qu'elle fût, la société surréaliste avait ses propres conflits. Le tapeur reprochait son manque de dignité

au journaliste d'occasion, le mari d'une femme riche accusait de mercantilisme le courtier en peinture, les manquements à la *pureté* avaient leurs degrés, les compromissions leur hiérarchie.

Mais à qui vit en *marge*, les problèmes politiques ne s'imposent pas avec une particulière urgence. Quelque bonne volonté qu'il y mette, un « sans profession », un intellectuel perpétuellement en chômage ne peut participer à une grève.

Les surréalistes furent tentés par le combat communiste, comme les enfants sont tentés par les métiers héroïques (ou qu'ils imaginent tels), par les *combats* du marin, de l'aviateur, du chauffeur de locomotive.

IV

LE MONDE DE LA BOMBE ATOMIQUE N'EST PAS DÉRISOIRE.

La guerre et l'occupation, en se prolongeant, ont finalement mis chaque Français dans la *situation* de l'ouvrier qui devient un *jaune* s'il ne fait pas grève. Plus de neutralité possible non seulement de *droit* mais de *fait*. Le flâneur dans la rue avait au moins autant de chances d'être raflé pour la déportation et le travail forcé que le « terroriste ». Le garçon que les gendarmes venaient chercher pour le S.T.O. ne balançait pas longuement pour savoir qu'il devait céder à la « tentation du maquis ». Il était « dans le coup », il n'avait pas de *marge* de temps pour réfléchir, il sautait par la fenêtre.

La *marge* se déroba progressivement. Ceux des surréalistes que nous avons aimés comme les plus *purs* (les moins « adaptés », les plus *en marge*) moururent. Ils n'avaient que le choix des moyens.

Les veules glissèrent tout naturellement des expédients les moins dignes à la *Gerbe* ou à *Radio-Paris*.

Ceux qui avaient préservé à travers les années dérisoires l'intégrité qui avait été à l'origine de leur première révolte, prirent leur place de combat dans les rangs de la Résistance.

La guerre nous obligea à reviser beaucoup de nos conceptions. Il y avait des généraux à la tête des combattants de Stalingrad — un grand film soviétique nous a montré que la bataille de Stalingrad fut *aussi* un chef-d'œuvre d'état-major — nous ne pouvions plus penser comme naguère qu'un général était *dérisoire* par définition. Le patriotisme non plus n'était pas dérisoire alors qu'il soulevait un *peuple* dans le moment même où les anciens professionnels du patriotisme se mettaient au service de l'ennemi, etc., etc. Nous avons été dupes d'une gigantesque *mystification*. En nous donnant Pétain comme un général patriote, la vertu bourgeoise pour la vertu, l'art officiel pour l'art, on n'était certes pas parvenu à nous tromper sur Pétain, sur la vertu bourgeoise, sur les Académies, mais nous étions restés convaincus de l'*universelle dérision*. A la clarté des journaux de Vichy et de *Radio-Paris*, les vieilles malices nous apparurent cousues de fil blanc. Nous fûmes enfin sûrs que ce n'était pas contre la

condition humaine qu'il nous fallait nous révolter, mais contre nos conditions de vie à l'intérieur d'une société qui venait de découvrir son vrai visage. Nous connûmes nos ennemis et nos amis.

Aussi bien le *dérisoire* disparaît avec la *marge*. Pour un combattant de fait l'ennemi n'est jamais *dérisoire*, le dilettantisme de l'action ne résiste pas longtemps à la boue des champs de bataille ni, pour les clandestins, à la peur des tortures ou tout simplement aux attentes dans les gares et les chambres d'hôtel pas chauffées. On peut jouer sa vie à pile ou face par *humour*, mais se demander jour et nuit, pendant des années, si la voiture qui freine devant la porte n'amène pas les tortionnaires, hésiter en sachant les meilleurs camarades pris les uns après les autres, implique qu'on attache du *prix* à sa cause. Ainsi de 39 à 44, à mesure que la *marge* se dérobaît, la plupart des anciens surréalistes découvraient, en y prenant place, un monde dur, significatif et exaltant, exigeant et méritant que les hommes de cœur prissent part à ses luttes.

*
* *

André Breton ne vécut pas cette *dérobade* de la marge, cette sommation de prendre parti, cette mise en demeure inéluctable, parce qu'il

passa les années les plus dramatiques de la guerre aux Etats-Unis dans des conditions qui ne différaient pas foncièrement de celles qui lui étaient faites avant la guerre ; un *speaker* à la radio, à des milliers de kilomètres de la France occupée, pouvait continuer à vivre en *marge*, à se laisser solliciter par des « tentations » ; resté parmi nous il eût sans doute pris place parmi les combattants ; il n'a pas eu cette *chance*.

Mais il est remarquable de constater que parmi les signataires du *surréalisme en 1947* on ne retrouve, à part Breton, à peu près aucun des surréalistes de 1925. Il y a déjà longtemps que Picasso, Tzara, Eluard, Aragon, pour ne parler que des plus illustres, ont adhéré au Parti communiste. La plupart des nouveaux surréalistes sont ou bien des étrangers auxquels des conditions de vie exceptionnellement favorables permirent de continuer à vivre « en marge » pendant la guerre, ou bien des adolescents auxquels leur extrême jeunesse permit d'échapper à la mise en demeure qui nous fut faite pendant l'occupation.

*
* * *

La fin des hostilités n'a pas ressuscité la France d'avant guerre ; la nostalgie de Mauriac

n'y changera rien. La bourgeoisie française a cessé d'être autonome, notre capitalisme est devenu vassal mais, pour la lutte contre les forces populaires, il a retrouvé des forces neuves au contact des capitalismes encore vigoureux des pays anglo-saxons. Le fascisme relève la tête sous le masque de Tartufe ou d'une certaine démocratie. On se bat en Espagne, en Grèce, en Chine, en Palestine. Ici même, la guerre continue sous d'autres formes. L'enjeu de la lutte n'est pas soudain devenu *dérisoire*.

Le monde de l' « ère atomique » n'est pas *dérisoire*, pas même « absurde ». Ceux qui le disent absurde ne font que reconnaître l'infirmité de leur entendement, la lâcheté de leur cœur ; les penseurs *héroïques* Descartes, Hegel, Marx, posaient pour principe qu'il n'y a rien qui ne soit intelligible.

Breton a commencé ses déclarations au *Littéraire* par un *discours* sur la bombe atomique. Nous aurait-il rejoint dans notre monde ? C'est le seul passage où l'ancien Breton n'aurait pas dès l'abord reconnu le Breton d'aujourd'hui, la découverte de la bombe atomique ne nous aurait pas *intéressés* en 1925, les événements de cet ordre se déroulaient dans l' « univers ignoble des adultes », dans le domaine — auquel nous entendions rester étrangers — d'une réalité fallacieuse, c'était à peine si nous aurions

consenti à y voir la promesse confuse d'une apocalypse, l'annonce enfin de la grande peste de l'Univers, de la calamité cosmique dont Artaud, après Maldoror, implorait le surgissement. Breton 1946 réclame, au contraire, l'union de tous les honnêtes gens contre le danger atomique, l'ère atomique le scandalise à juste titre ; c'est que les poupées hopies et les *clés* surréelles sont devenues inefficaces dans un monde à l'échelle de la maîtrise de l'atome ; c'est pour rester fidèle à lui-même qu'il réclame à sa manière le retour à l'artisanat.

Ce qui est dérisoire aujourd'hui, ce n'est plus seulement la *Révolution surréaliste*, c'est aussi le *surréalisme au service de la révolution* ; la révolution n'a pas besoin de surréalisme, elle a besoin de charbon, d'acier, de l'énergie atomique sans doute, et surtout de cette énergie virile qui fait grands les savants, lucides les chefs et héroïques les penseurs qui se haussent à la grandeur de leur temps.

V

LES DÉCOUVERTES SURREALISTES

La révolution a aussi besoin de poètes, de peintres, de décorateurs, de psychologues. Les uns et les autres ne peuvent plus exercer leur art comme si le surréalisme n'avait pas existé. Les *découvertes* surréalistes vont leur chemin et sont déjà si intimement unies à la trame de notre vie que nous oublions le plus souvent leur origine.

Les révélations de l'écriture automatique ont ouvert aux poètes un nouveau monde qu'ils commencent à peine à explorer — quelquefois sans connaître le nom ni l'existence des pionniers.

Les *révélations* de la peinture surréaliste sont déjà exploitées par les décorateurs, les agents de publicité, les couturiers, elles modifient tout le « décor de la vie ».

Il va de soi maintenant, pour les psychologues comme pour les poètes ou les artistes, que le monde du sommeil fait aussi partie de la réalité humaine et que le rêve constitue un aspect singulièrement significatif du comportement de l'homme.

L'*humour noir*, enfin, n'est pas nécessairement synonyme de désespoir, de dérision, de goût de l'absurde. Sa perpétuelle référence à la mort n'est pas nécessairement paralysante, elle nous rappelle nos limites, elle nous oblige à prendre conscience de notre place dans la nature et dans l'histoire elle rend impossible toute « sacralisation » de la nature humaine. C'est un encouragement à l'action pour l'homme viril et lucide que d'avoir présent à l'esprit les limites nécessaires de son œuvre ; laissons aux faibles, aux mystifiés, aux « aliénés » l'espoir de la vie éternelle. Le rappel de la mort ne nous encourage qu'à vivre plus efficacement.

L'humour, si noir soit-il, est une arme particulièrement efficace. On peut en faire toutes sortes d'usages. Dénouons ceux qui l'utilisent contre la cause qui a prouvé qu'il valait la peine « de mourir pour elle ». Mais ne la laissons pas à nos seuls ennemis. Ce serait aussi puéril que de s'interdire l'usage de la poudre à canon, de l'avion ou... de la bombe atomique.

D'où vient-il qu'un certain nombre de découvertes surréalistes demeurent malgré tout *valables* ?

Au programme-manifeste d'un mouvement apparenté au surréalisme, nous lisions en 1928 : « Tout remettre en question dans tous les instants. » C'est la définition même de l'esprit scientifique. Bien sûr, c'est dans un mouvement *confus* de défi au *dérisoire* de leur époque que les surréalistes « remirent en question » les fondements de toutes les constructions humaines où ils s'aventurèrent ; qu'ils ne se laissèrent intimider par aucun *tabou*, qu'ils ne respectèrent « rien de sacré ». Mais, de ce fait même, ils ouvraient de nouveaux domaines à l'esprit scientifique — ne serait-ce qu'en attirant l'attention sur des aspects illégitimement négligés du *comportement* humain : le rêve, la formation des images, l'invention poétique.

En exigeant que l'écriture fût automatique, les surréalistes l'ôtaient au soi-disant libre arbitre de l'esprit humain — comme le premier astronome avait interdit le ciel à la fantaisie des dieux, en le décrétant soumis à des lois nécessaires.

A l'origine de tous les domaines de la recherche

scientifique, nous retrouvons historiquement une même pétition de principe *scandaleuse* : c'est que, tel ou tel domaine du réel considéré jusqu'alors comme sacré, tabou, intouchable, déterminé par une fatalité intrinsèque (les nombres, le ciel ou l'esprit humain) appartient au contraire à la *nature*, qu'il est soumis à des lois objectivement déterminables, qu'il laisse prise par là même à l'ingéniosité humaine, que la *technique* peut l'utiliser pour la transformation de la condition humaine.

Pétition de principe *scandaleuse*, parce que toute transformation de la condition humaine suscite l'opposition farouche des classes privilégiées, parce que *le tabou*, *le sacré* a pour raison d'être de protéger des *domaines réservés*, d'empêcher que la raison, départie à tous, ne dévoile les *mystifications* qui permettent à une minorité de maintenir en servage la majorité, la *masse*, le *peuple*.

Tout le progrès de l'homme, toute l'histoire des sciences est l'histoire de la lutte de la *raison* contre le *sacré*. Ce n'est pas par hasard qu'à l'origine de chaque nouveau domaine de la science, de Galilée à Marx, se dresse la figure d'un grand persécuté. Ceux qui contraignirent Descartes à s'exiler voyaient juste : sa physique a ébranlé « le trône et l'autel ».

Inversement, nous voyons à la fin du siècle

dernier la « causalité mécanique » si féconde depuis Descartes devenir insuffisante pour expliquer les nouvelles découvertes. Parallèlement, des universitaires élevés dans des disciplines périmées veulent défendre leur privilèges. On voit aussitôt naître le *scientisme*, c'est-à-dire la religion de la science telle qu'elle vient de se pétrifier. Une nouvelle sorte de sacré est née. La recherche scientifique ne reprit vie qu'en surmontant à la fois une méthodologie dépassée et l'opposition de la science officielle. Il lui fallut une fois de plus s'affirmer contre le sacré et contre les privilégiés qui en tiraient profit.

C'est parce qu'il a « tout remis en question » dans des domaines jusqu'alors tabous, c'est parce qu'il a systématiquement *sécularisé* le sacré de son époque que le surréalisme a fait des découvertes qui demeurent *valables*. Mais...

Mais l'homme de science ne se contente pas de démystifier. Il inscrit doublement son action dans l'histoire : dans l'évolution de la science à laquelle il se consacre, dans la transformation du monde où il est né. Il « change la face du monde ». Il se trouve ainsi nécessairement au côté des révolutionnaires, des « progressistes ». Le surréaliste est au contraire « en marge » ; il nie la possibilité du progrès ; il place volontiers le bonheur « en arrière », dans l'âge d'or ; c'est un révolté, non un révolutionnaire ; il devait ainsi

tomber dans la même contradiction où tombèrent, pour les mêmes raisons, d'autres démystificateurs et des plus grands (tel Laclos), et finir par contribuer à affermir les valeurs « sacrées » qu'il entendait combattre. (Laclos dénonce les mystifications de l'amour. Il en décèle même les causes et décrit — dans *De l'Education des femmes* — un monde idéal où la « femme naturelle » devenue l'égale de l'homme et respectée de lui serait une loyale compagne. Mais, comme Breton pour la poésie, il est plutôt tenté de situer ce paradis dans le passé. Il dénonce les mystifications et il blâme les vices de la société de son temps, mais il ne songe pas à la transformer. C'est ainsi qu'il tombe dans la contradiction qui lui est si souvent reprochée. A savoir que Valmont trompe l'innocente Cécile pour la séduire et la déshonorer... Comme tant d'autres dénonciateurs de la tyrannie, tyrans eux-mêmes.)

C'est qu'en se bornant à dénoncer les mystifications qui voilent (par exemple) l'inégalité réelle des forces entre l'homme et la femme, Laclos et ses pareils, loin de changer ce rapport, tendent au contraire à le rétablir dans toute sa nudité ; ils livrent l'esclave désormais sans défense au maître que ne bride plus « la morale des faibles ». TOUTE PENSÉE LIBÉRATRICE QUI N'EST PAS LIÉE A UNE VOLONTÉ DE TRANSFORMER

LE MONDE, A UNE ACTION RÉVOLUTIONNAIRE, A
FINALEMENT DES CONSÉQUENCES RÉACTION-
NAIRES. Nietzsche, après Laclos, les surréalistes
aujourd'hui, nous en fournissent de nouvelles
preuves. Ce n'est pas du tout un hasard si les
découvertes surréalistes poursuivent désormais
leur route *en dehors* du surréalisme et même
contre lui. C'était dans l'essence même du
surréalisme, mouvement né en marge des vrais
combats du siècle et au sein de la classe « descen-
dante ».

Les intégrés parmi les surréalistes de jadis
sont, eux aussi, AILLEURS : ambassadeur d'une
république populaire, comme Rystich, général
comme tel autre poète yougoslave, directeur de
ministère comme Hoffmeister, militants des
Partis communistes comme tant d'autres.

VI

LE MARÉCHAL ET LE SURREALISTE

En omettant de *remettre en question* les fondements de l'attitude surréaliste, alors que les circonstances historiques s'étaient modifiées, Breton devait donc nécessairement entrer en contradiction avec la démarche initiale de sa pensée.

Il sent confusément le danger. Nous lisons dans le *Surréalisme en 1947* :

Il est en outre de toute nécessité que chaque époque nouvelle — et nous tenons pour nouvelle celle qui présente avec la précédente une appréciable solution (historique) de continuité : tel est bien le cas du conflit armé dont nous relevons et de la superstructure idéologique qui le déborde — se trouve dans le passé des répondants et des guides spécifiques, différents de ceux qu'a pu se reconnaître l'époque antérieure.

Mais il en reste à l'inquiétude de voir Sartre lui ôter le prestige de l'avant-garde :

Seule, continue-t-il, en effet, l'histoire dira si les existentialistes qu'on a vus récemment apparaître en premier plan sont capables d'assumer un tel rôle, ou si leur étoile n'éclaire qu'une courte période de transition.

Et rassuré, il fait le saut dans la contradiction fondamentale. Les déclarations au *Littéraire* nous en apportent la preuve. Au *dérisoire* de notre époque, Breton propose aujourd'hui comme remède le rétablissement de la notion de *sacré* ; il entend

réinvestir l'artiste dans ses fonctions religieuses : les surréalistes, écrit-il, sont très loin d'admettre que la nature soit hostile à l'homme, mais supposent que l'homme originellement en possession de certaines clés qui le gardaient en communion étroite avec la nature, les a perdues et, depuis lors, de plus en plus fébrilement s'obstine à en essayer d'autres qui ne vont pas.

Il ne s'agit pas seulement de poèmes, mais d'une interprétation hiéroglyphique du monde,

et, se couvrant de Fourier, Breton veut en faire profiter

les plans de réorganisation sociale qui risquent fort de rester larvaires s'ils persistent à n'en pas tenir compte.

Que Breton n'ait pas encore pris conscience que tout gain de *liberté* se fait contre le *sacré*, que ce sont deux termes rigoureusement *antinomiques*, passe encore. Ni son *goût*, ni son sens du nombre en matière de langage ne parvinrent jamais à triompher complètement de la confusion de sa pensée.

Mais comment n'est-il pas atterré, en s'apercevant qu'il se rencontre aujourd'hui avec ceux qu'il considérait naguère comme ses « ennemis de classe » et qui travaillent eux aussi à réintroduire le *sacré* dans le monde contemporain ?

*
* *

Au temps de son ascension, la bourgeoisie soutint le « parti des lumières ». Aujourd'hui, que menacée de toutes parts elle sent son pouvoir lui échapper, elle sacralise ses privilèges (les lois immuables de *son* économie, la fatalité de la guerre, le sort éternel de la femme, etc.) et tente désespérément d'empêcher la trans-

formation du monde, en ridiculisant les méthodes rationnelles et la notion de progrès en entravant, voire (Salazar) en interdisant la recherche scientifique et parallèlement, en provoquant un renouveau religieux. Une partie de la bourgeoisie revient au catholicisme. Bien sûr, elle aussi a la nostalgie du *sacré*.

Là aussi le fascisme et la guerre ont dévoilé les grosses *ficelles*. Il est devenu impossible, après Pétain, de regretter l'*industrialisation*, c'est-à-dire souhaiter le retour à la terre et l'artisanat. On sait maintenant qui l'on sert.

De même, quand André Breton préconise une interprétation « hiéroglyphique » du monde, c'est-à-dire nécessairement *ésotérique*, il est évident qu'il fait le jeu de ceux qui fondent sur le mépris des « masses » la légitimation d'une certaine élite. Que la race des seigneurs soit une race de prêtres, de mages, de guerriers ou de technocrates, elle amène toujours avec elle des camps de concentration.

Quand Breton déclare espérer d'une « clé » magique l'amitié de la nature et l'abolition « par enchantement » du « supplice » il fait le jeu de ceux qui veulent à tout prix détourner notre attention et nos forces du combat sans merci qui se livre aujourd'hui.

Lorsque du rationalisme traditionnel, il ne conserve qu'une certaine morale kantienne

(la fin et les moyens) qui ne visa justement qu'à réintroduire dans la philosophie critique le *sacré* par une voie détournée, il fait le jeu des éternels profiteurs du *sacré*. Et ce n'est pas par hasard qu'il se trouve employer les mêmes termes que Koestler.

Il fait encore leur jeu lorsqu'il s'applique à rattacher la poésie à ses origines *sacrées*. Peu importe ce qui est *sacré*, de quelle manière et en quelle mesure. C'est au principe même de la division du monde en deux domaines, l'un sacré, l'autre profane, que se sont toujours attaqués les amants de la liberté. L'homme ne sera libre, c'est-à-dire, maître du monde et de son destin, que lorsque la notion même de sacré se sera effacée de son esprit.

Nos privilégiés eux, ne s'y trompent pas. Que Breton contribue à revaloriser le *sacré*, il devient précieux au même titre que Bergson, que Maritain, que ce pauvre Max Jacob et tous les convertis littéraires, que le néo-thomisme, que la néo-théosophie, que toutes les « machines de guerre » lancées depuis 1919, pour faire douter l'homme de sa raison, pour rendre dérisoire sa croyance au bonheur possible, son espoir dans le « progrès », pour le convaincre de « s'évader » au lieu de transformer le monde et sa condition dans le monde.

Alors le *Figaro* ouvre ses colonnes à André

Breton, lève la consigne du silence. La bourgeoisie n'en est plus à faire la fine bouche. Elle supportera, si c'est nécessaire, un peu d'antimilitarisme : on peut somme toute l'utiliser contre l'Armée rouge ; ou encore l'apologie du désir sans frein : n'a-t-on pas dit qu'il y avait un puritanisme bolchévik ?

Tout de même le *Figaro* garde le sens des convenances. « Breton nous parle » est placé en bas de la page, discrètement, sous une frise de *poupées hopies*. Le haut de la page est occupé par une statue équestre de Foch et un gros titre sur trois colonnes : « Un maréchal de France peut-il *sans képi* être statufié à cheval ? »

C'est ce qu'on appelle la hiérarchie des valeurs (sacrées).

*
* *

Au fait, le pas est franchi.

Dans une brochure récente, *Rupture inaugurale*, Breton et ses nouveaux amis, prennent résolument position contre le parti des travailleurs.

Il paraît qu'il est

contradictoire aux mobiles qui ont autrefois poussé le surréalisme à entreprendre

une action politique... de suivre le Parti communiste dans la voie de collaboration des classes où il s'est engagé.

Singulier reproche adressé au parti dont il y a moins de trois ans la totalité des membres étaient traqués comme « terroristes » sur l'ordre des représentants les plus qualifiés de la classe au pouvoir. Au seul parti français qui de 1940 à 1944, s'est engagé sans réserve dans l'*action directe*, contre Hitler et contre Pétain, contre l'occupant *franco-allemand*. Au seul parti dont le capitalisme anglo-saxon exige de la classe au pouvoir en France aujourd'hui l'exclusion du gouvernement, demain, sans doute, comme en Grèce, la mise hors la loi.

Breton a choisi. Il est enfin délivré de la « tentation du communisme ». *Seigneur ! délivrez-nous de la tentation !* Qu'il vive en paix avec le seigneur (de la grande tradition ésotérique...).

*
* *

1925 : *La Révolution surréaliste.*

1930 : *Le Surréalisme au service de la révolution.*

1947 : *Le Surréalisme contre la révolution.*

Bien sûr, je n'aime pas qu'on renie son passé. Bien sûr, l'adolescence est l'époque de la vie où l'on est le plus communément intègre. Bien sûr, les plus intègres parmi les « intellectuels petits-bourgeois » de ma génération furent surréalistes, c'était la seule réponse qu'ils pouvaient faire à ce moment-là aux conditions de vie dérisoires qui leur étaient faites.

Mais il y a eu « solution de continuité », comme l'écrit Breton, entre cette époque-là et celle-ci. La dérision n'est plus en nous, mais hors de nous et nous avons appris avec quelles armes la combattre.

A l'*André Breton nous parle*, sous la statue équestre de Foch, s'oppose un autre titre dans un autre journal, je pense à cet extraordinaire numéro de l'*Humanité*, en octobre 1944, quelques semaines après la Libération, où l'on pouvait lire, en grosses capitales, sur cinq colonnes en tête de la première page : **PICASSO, LE PLUS GRAND PEINTRE DE L'ÉPOQUE, ADHÈRE AU PARTI COMMUNISTE.**

Que le parti des travailleurs pût reconnaître Picasso comme le plus grand peintre de l'époque et que Picasso pût adhérer sans aucune réserve au parti des travailleurs, aurions-nous cru en 1930 que cela fût possible *aussi vite*, que

cela pût se réaliser, *nous encore vivants* ? Nous fûmes quelques-uns à pleurer de joie en découvrant le « gros titre » qui marquait théâtralement la résolution de la contradiction la plus déchirante de notre jeunesse.

Paris, juillet 1947.

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....

COLLECTION "PROBLÈMES"

- ARAGON : *La Culture et les hommes*, 92 pages 50 fr.
- M. CACHIN : *Science et Religion*, 64 pages... 21 fr.
- R. GARAUDY : *Le Communisme et la Morale*,
128 pages..... 50 fr.
- R. GARAUDY : *Le Communisme et la Renaissance de la culture française*, 64 pages..... 18 fr.
- R. GARAUDY : *Une littérature de fossoyeurs*,
96 pages..... 60 fr.
- J. KANAPA : *L'Existentialisme n'est pas un humanisme*, 128 pages..... 66 fr.
- G. POLITZER : *Le Bergsonisme, une mystification philosophique*, 112 pages..... 50 fr.
- G. POLITZER : *Révolution et contre-révolution au XX^e siècle*, 100 pages..... 45 fr.
- G. POLITZER : *La crise de la psychologie contemporaine*, 144 pages.....



ÉDITIONS SOCIAL

BIB/
TEA/
IDP/
TEXN/
ΣΥ
ΣΠ

TEΛΛΟ
Τ
ΣΥΛΛΟΓΗ